

HACHE TAGUE



«D'un long kief bruissant»
présente:

HACHE TAGUE

HACHE TAGUE est un magazine privé
qui partage mensuellement
une vision via une sélection
d'images et d'histoires
durant les 18 mois de notre parcours.

HACHE TAGUE is a private monthly magazine
that shows our perspective
of the 18 months of our journey via a selection of
images and stories

contact.hachetague@gmail.com

HACHE TAGUE

We don't do selfie, we do portraits, we don't do hashtag we do HACHE TAGUE

*En vain ferait-on le tour du monde
Si, sans l'aide de mots bien trouvés,
On n'eût voulu recueillir à la ronde
Toutes ces histoires encor à raconter.*

Olivier Robert.

INDE

~ Kolkata ~

Il fait nuit depuis longtemps lorsque l’avion atterrit. Kolkata, cité de la joie. Il fait nuit et un peu froid. Ne pas savoir où dormir, chopper un *cab*. Les taxis sont de vieilles voitures anglaises peintes en jaune. Au pinceau. À l’intérieur des lumières clignotantes de toutes les couleurs et une guirlande de fleurs. Le vent s’engouffre dans l’automobile, une adresse, un *hostel*, pas de réservation. Kolkata est parée de mille lumières pour les fêtes de Noël. La ville ressemble à Vegas. Le chauffeur cherche l’*hostel*, en vain. Dans la grande rue, une chambre est libre. Très bien pour une première nuit. Le petit déjeuner se prendra en bas, après la traversée d’un couloir sale et humide, dans un semblant de restaurant italien. Tout est poisseux et triste. Le Sud de la ville est le nouveau Kolkata, ce soir dormir dans le Nord, le vieux Kolkata. L’ambiance est toute autre. Les rues grouillent de monde mais les gens vivent dans la rue. Ici, tu peux tout faire dans la rue. Les hommes, en face, se lavent au point d’eau au milieu des voitures et du tramway. La rue est une structure sociale en elle même. Lorsque la nuit tombe, les gens installent leur lit sur le trottoir, dans l’après-midi les femmes avaient mis le linge à sécher entre deux poteaux électriques.

Il y a un peu plus loin Park Street, une grande rue aux immeubles massifs et coloniaux, à l’angle le *Flury’s* fait des pâtisseries et des lasagnes à l’agneau. Le matelas du lit est dur, il est fait de mousse compactée. Il faut glisser le duvet en dessous de son corps pour créer un peu de mollesse. Au petit déjeuner, le beurre est rance, il n’y a pas de thé sans lait. Presque heureusement, il y a Ray Donovan à la télé avec chaque juron censuré. Les rues changent de sens à partir de 13h. Partout dans la ville, les policiers se mettent en action avec des barrières pour réguler le trafic. Comme les automates d’une boîte à musique.

Direction *the Redbricks house*, sur *Shakspeare Road*. Une chambre plus grande que l’appartement New-yorkais, de hauts plafonds avec des poutres peintes en vert d’eau, des meubles anciens. À l’instant où les sacs sont posés, il y a comme un sentiment de bien-être. Après la promenade dans les jardins du Victoria Memorial, c’est décidé les dix derniers jours en Inde se passeront ici, dans cette maison. Il n’y a plus de plan, plus de programme tant cet apaisement dans la ville invite au séjour prolongé.

Le quartier devient ton quartier. Un quotidien s’installe. Le réveil sonne à 09h30, tu ouvres les lourds rideaux bleus pour faire passer le peu de lumière d’un soleil qui ne perce jamais le Ciel. Un thé, une tartine puis tu descends au Mystic Yoga Center pour une heure de cours. Il faut enlever ses chaussures à l’entrée, le professeur est très souple, il fait chaud, les muscles se mettent en branle. Il est 11h30, le cours est terminé, tu remontes chez toi prendre une douche. Il y a sur le trottoir, l’homme qui fait des *rolls*, celui qui vend du jus d’orange pressé puis le long du mur celui qui répare les chaussures et l’imprimeur dans le chemin qui mène à la maison. Chaque matin, les mêmes scènes, les mêmes gestes, à la recherche d’habitues. À la pizzeria, le propriétaire a passé six mois en France. Il a oublié son français. Les pizzas sont bonnes mais petites. Les indiens partagent toujours leur repas alors ils ne prennent pas une pizza pour eux

seuls, ils commandent différentes pizzas qu’ils partagent. Au café en bas, la serveuse connaît les nouveaux habitués, «*Two single espresso*». Le 4/1, le *Flury’s* ou *Au bon pain*. Pour quelques jours, la vie est presque normale. Presque, car tu es toujours en Inde: les hommes continuent de pisser dans la rue, de regarder les femmes avec insistance, les déchets jonchent les trottoirs et c’est dangereux de traverser. Commence alors une observation journalière de *Carmac area*. Les vendeurs de *chai* servent leurs clients dans de mini bols en terre cuite, de la taille d’un service de dinette. Sur le trottoir il y a des amoncellements de ces minuscules bols. Le vendeur de cigarettes a une ficelle qui se consume devant son échoppe et sert de briquet à ses clients. Le midi, les trottoirs sont impraticables, les hommes viennent déjeuner le *thali* debout ou bien les uns à côté des autres sur un banc. Les hommes ont un style des années 70. Ils portent tous des pull-overs sans manches par-dessus une chemise à carreaux. Au carrefour, devant la file de voitures, un enfant cul nu se fait frotter par sa mère avec du savon. C’est l’heure de pointe. Sur le trajet pour le *Mall*, les bouchers coupent les chèvres et les poulets sur le trottoir. Il y a du sang qui ruisselle et l’odeur d’animal mort donne la nausée. Le quartier est étrangement calme le dimanche. Les boutiques sont fermées et les trottoirs vides. La rue est presque silencieuse. Chose étrange pour cette ville et l’omniprésence du muezzin qui cinq fois par jour appel à la prière, et des bruits des klaxons. Les automobilistes passent leur temps à klaxonner. De six heures du matin à tard dans la soirée. Sans arrêt, sans retenue. C’est le bruit de la ville. Amrit n’y prête plus attention.

Il est né dans cette maison. Une maison immense. Ameritendu a hérité et pris en charge le patrimoine familial Indien. Arrivés en Inde d’une famille Pakistanaise. Toutes leurs possessions au Pakistan on été volées, ne leur reste que deux beaux bâtiments anglais dans le centre historique de Kolkata. Un escalier à paliers monte au cœur du bâtiment, desservant des coursives parquetées sur trois étages. Chaque étage comporte entre quatre et cinq appartements, ou chambres avec cuisine. Tous plus ou moins de quatre-vingt mètre carrés. Il fait du Airbnb avec un studio et une chambre. Il restaure ce vieux et beau bâtiment, fait faire des travaux pour un studio à l’étage au dessus. Il possède la place de faire un autre deux pièces, mais avant il doit réparer le plafond moisi par l’humidité de la saison des pluies. Il habite le deuxième étage. De moitié. Soit presque deux cent mètres carrés. Sunil et Sunil sont à son service. Ils habitent avec leurs femmes et leurs enfants dans des chambres autour de la maison, un peu comme des boxs à chevaux. Un petit pont au premier étage, fait le lien entre la maison, et les logements du personnel. Sunil dort dehors entre les voitures des occupants, un semblant de gardiennage. Sunil offre toujours un sourire.

Amrit parle vite et mâche les mots. Il est passionné d’antiquités. Sa maison est remplie de vieux meubles. Il dit que chez lui c’est le Kolkata des années 50. Il aime les vieilles voitures et les collectionne. Il est comme on dit, un amoureux des collections en tout genre, montres, voitures, meubles qu’il fait réparer, qu’il revend. Petit à petit il se sépare en quantité pour arriver à une qualité de collec-



~ photographie de couverture, Ko Phayam, Thaïlande, Janvier 2016 ~

tions. Il ouvre ses boîtes de montres, les premières montres Indiennes des HMT. Puis des Hamilton, LIP, *Omega Sea master*, Seiko, Zenith etc. De vieilles montres, des *winding watches* et des automatiques. Il offre une montre de femme et une montre d’homme, de sa collection de montres indienne, comme ça nous aurons un lien direct avec Kokalta. Sa maison a du charme. Il aime passer du temps chez lui. Son oncle était reporter-photographe pendant la guerre de Corée. Il en a gardé ses appareils photos et son service à thé en porcelaine. Dans l’autre maison, celle un peu plus au sud. Un soir, Sunil prépare un dîner Bengali. Chips d’aubergine, poisson de rivière frit, riz blanc, curry de poisson, curry de poulet. Un régal, tu te lèches les babines et le bout des doigts. Amrit aime son pays, sa région, sa diversité, ses mélanges. Il a beaucoup voyagé aussi. Quand il parle de la Thaïlande, il dit que les femmes occidentales à Phuket elles sont seins nus et lui la première fois cela l’a choqué. Comme la fois où à Paris, chez des amis une fille lui a fait la bise! Il ne parle jamais à une fille seule qui loue une de ses chambres, il ne veut pas de malentendu. Et puis cela ne se fait pas en Inde. Ce soir là, avant de rentrer Amrit fait un tour dans la ville déserte. Il est minuit, il n’y a pas une voiture dans Kolkata, c’est l’heure pour rouler à tombeau ouvert. Passer devant le Mémorial, le musée Indien, le fort, *Park street*.... Se coucher repus.

Marcher jusqu’au Howard Bridge et voir au loin l’autre rive derrière le filtre gris de pollution. Depuis les attentats

de 2008, il est interdit de photographier le pont. Dans les alentours, il y a le palais de justice. Les avocats portent un bavoir blanc. En descendant sur la grande avenue, avenue sur laquelle les bus de la ville roulent vite et déversent des quantités de fumée noirâtre de leurs pots d’échappement, le Musée Indien se dresse. Imposante architecture. L’entrée est de 20 roupies pour les Indiens, de 500 roupies pour les étrangers. Ils ne précisent pas que plus de la moitié des salles est en rénovation. Pour 20 roupies, quand t’es Indien, c’est un bon spot d’extraction auditive.

Le Musée est resté figé dans les années 50. Les salles aux hauts plafonds ressemblent à des salles de bibliothèques d’université anglaise. Des milliers de fossiles sont exposés dans des vitrines en bois. Les plus fragiles sont posés sur un amas de coton. Une poussière ancestrale subsiste dans l’air. Tout est suranné. La sélection de tissus n’intéresse personne. Les scènes animalières sont décolorées. C’est un lieu où le temps s’est arrêté. Les choses se sont figées. Comme si dans cent ans il sera toujours ainsi. Comme l’Inde. En sortant du Musée, le trottoir est plein de vendeurs de casquettes, t-shirts, bijoux, culottes. Kolkata n’est pourtant pas une ville touristique mais les Indiens visitent beaucoup leur pays. Il y a peu d’Occidentaux. Sur *Park street*, une grande librairie Oxford est ouverte, le temps de flâner. Découvrir l’édition Taschen de *National Geographic*, choisir du papier à dessin et des aquarelles. Le temps est à l’art. Sunil apporte une table dans la chambre. Plus de surface

de bureaux. Installer le bureau devant la fenêtre du fond et peindre. Peindre des formes, des couleurs, une fusée, la Terre, une planète inconnue. Des formes comme des des-sins préparatoires, les prémices d’une envie en plus grand, en 3D. Commencer une réflexion sur le futur. L’après voyage. S’imaginer dans quelques mois. Penser aussi aux retrouvailles, en Thaïlande, avec Sonia, Ko et Julien, dans quelques semaines. La nuit tombe vite. Dès cinq heures il fait sombre dans l’immense pièce. Les lumières une fois allumées, c’est un peu l’hiver. Un thé à la rose puis le dîner avalé, regarder *Fargo*, la série. Il fait froid dans le Dakota. Les personnages sont emmitouflés dans d’épais manteaux, ils ont des bottes de neige et un thermos de café chaud. Le sang est si rouge sur la neige si blanche. Se sentir en Janvier 2016. La nouvelle année passée en mangeant des pâtes poulet champignon avec des verres de Bordeaux. Le goût du réconfort, d’avoir comme un chez soi l’instant d’une soirée. Se réveiller le 1er janvier dans une ville dépourvue de bruit. Les gens se reposent, l’année sera longue.

Cette pièce devient une antre. Les affaires sont pliées dans l’épaisse armoire en bois, les chemises sont suspendues sur les cintres. Les duvets sont aérés, les sacs à dos rangés au fond de la pièce, les affaires de toilettes bien alignées autour du lavabo. Sur la télévision, des films avec Depardieu et Deneuve, Johnny Deep et Cameron Diaz. Aller voir le nouveau Star Wars, sans l’hymne nationale mais avec une entracte de publicité à l’un des moments les plus important du film, évidemment. Les enfants sont mal élevés. Ils commentent chaque action comme si ils étaient dans leur salon, en mettant du pop-corn par terre. Personne ne dit rien. L’enfant est roi en Inde. Lorsque tu lui demandes de se taire, il te regarde avec des yeux ahuris. Entre la surprise et l’incompréhension. T’es con toi aussi, tu te mêles de quoi? T’as l’impression de vieillir.

Lorsque tu cuisines, Sunil, un des servants, n’est jamais bien loin. Il fait la vaisselle une fois le repas terminé. Mercredi soir, Amrit a invité ses amis Soumo et Akshita pour un repas français. Il demande la liste des ingrédients pour aller faire les courses *«d’un repas Français»*. Il aimerait goûter de nouvelles saveurs. Les couverts, les verres à eau, à vin, les bons plats etc. L’apéritif est servi sur la longue terrasse qui donne sur la rue, whisky, vin de Goa qui se rapproche du Porto, et cacahuètes.

En entrée œufs mimosas, en hors d’œuvre blanquette de poulet et riz blanc, en dessert fraises finement coupées et citron, sucre et chantilly, le tout accompagné de bouteilles de Bordeaux. Du vin. Même s’ils préfèrent le whisky. La blanquette a mijoté des heures à feu doux. Ça sent le bistrot et chez la grand-mère. Ça parle de tout, de bouffe, de rencontres, de voyages, des projets d’avenir. Ça rigole, et ça fait du bien. Une soirée comme on les aime. Akshita propose un déjeuner au club samedi midi. Elle passera avec son chauffeur.

Akshita a étudié le marketing à Londres, puis a travaillé à New Dehli. Dans quelques mois pour ses vingt-cinq ans elle part faire un voyage en Europe, elle hésite entre l’Italie et la France. À midi et demi, sa voiture entre dans la cour,

elle change de place et s’installe devant avec son chauffeur. Direction le Sud de Kolkata, au Golf club. Déjeuner sur la terrasse devant le terrain, un steak de bœuf qui est du veau. L’air est doux, Akshita a des envies de voyages et de rencontres, elle ne se reconnaît plus ici dans cette ville. Si elle ne trouve pas l’homme qu’elle souhaiterait épouser d’ici deux-trois ans, elle demandera à son père de lui en présenter quelques uns. En partant elle nous offre des gâteaux, du thé et des repas indiens préparés.

La journée de départ est longue, l’avion est à minuit. Errer du café en bas au salon; en lisant «1Q84» Livre 2, *Murakami Haruki*, jouant au solitaire, regardant les montres d’Amrit. Il est 20h, partir. À quelques heures de quitter l’Inde, manger un dernier *hyriani* à l’aéroport.

« Incredible India? - So long India».

THAÏLANDE

~ Bangkok - Chumphon - Ko Phayam ~

Malko baise toujours comme un fou. La tablette s’est aussi remplie des *must have* des rentrées littéraires des deux dernières années. Grâce à un bon *torrent*, et une soixantaine de livres à dévorer. Kolkata - Kuala Lumpur - Bangkok. Calés dans les airs, la Thaïlande peut commencer. L’atterrissage de l’air bus A320 va bientôt débiter. La Thaïlande se dévoile, la chape de pollution et de poussière qui tentait de cacher une culture pleine de superstitions, une stagnation, des misères, s’est évaporée. Et déjà des cultures et des maisons qui s’organisent, avec soin, avec attention. La colo, peut commencer, les doigts de pieds en éventail, Thaïlande, le pays *easy to travel*.

«Bangkok. Good time city. Gateway to Southeast Asia where dollars and deutschmarks get turned into couterfeit watches and genuine scars.» The beach, Danny Boyle.

Sortir de l’aéroport, chercher le bus 182 sur la *highway* et humer l’odeur d’un nouveau pays. Sept heures d’avion et la moiteur pénètre le corps en un instant. Le soleil est net, tape clair créant des zones d’ombres, dans une ville qui annonce odeurs de nourritures sorties des coins de rue, des recoins, *pad thai* et noix de coco. Les taxis sont roses, la contrôlease sourit en indiquant le changement. Choc visuel, les filles sont en mini-robes shorts ou jupes, bras nus, des *cutie booty* dans des shorts qui plus courts deviendraient culottes, du look, des fringues, des slogans encore et toujours du type *«Last dirty T-shirt»*. les hommes ne les regardent pas plus. Elles sont *so cute*, entre l’adolescente et la jeune femme. Elles ont des nounours cousus à leur sac à dos. Des monsieur-madame, des sourires. Bienvenue. Cela faisait longtemps. Personne pour t’alpaguer, le pays est assez achalandé. En touristes, en voyageurs aux cheveux long, souvent déguenillés, tout juste fagotés de vieux shorts usés. Appartenir à la tribu du *whatever you wear*. Un sentiment de liberté renaît. Marcher seule dans les rues, demander son chemin sans crainte, être moins sur la défensive et

finalement sourire. Comme si les traditions et la modernité avaient trouvé un équilibre. Équilibre dans lequel chacun semble se mouvoir avec légèreté. *Bangkok Everyday hostel* dans le quartier de Bang Rak.

Une marche dégourdit les jambes. Le quartier fourmille de *street food* délicieuse et dans le *chinatown* Thaïlandais les rues ressemblent au quartier New-yorkais, les mêmes odeurs et empilements de bouteilles en plastiques, de ferrailles, des *shop* de réparation de motos et scooters. Les rues sont des impasses qui se terminent au bord de la rivière. Le soir, épuisés sur des lits séparés dans une chambre sans fenêtre, la climatisation ronronne.

La ville s’explore à pieds. Se perdre dans les ruelles, traverser les ponts par-dessus les canaux, s’asseoir sur le trottoir pour manger une *rice noodle soup with tofu*. Savourer chaque fois de nouveaux plats, de nouvelles saveurs. Plus épicé qu’en Inde. Les promenades mènent dans d’immenses marchés aux fleurs, fruits et légumes ou objets en papiers pour les funérailles. Quand un être meurt, dans la religion Bouddhiste, on brûle des objets en papier de la vie sur terre (maison, habits, voiture...) Les compositions de fleurs, où une longue et fine aiguille, dans le chat un fil de raphia perce les fleurs (dépourvues de tige) dans leur longueur pour en faire des guirlandes, des couronnes, des bracelets, des bâtons de fleurs. Beaucoup de fleurs jaunes et du jasmin.

Dix jours passés dans la grande chambre à Kolkata ont fait oublier la vie en communauté. Il est deux heures du matin, l’air est lourd dans l’*hostel*. Un mec au 5^{ème} étage prend sa douche puis se sèche les cheveux. Deux filles se posent sur le balcon regardant des vidéos *YouTube* en rigolant. Un couple rentre de leur soirée, parle bruyamment et claque plusieurs fois leur porte de chambre. Quelqu’un au 4^{ème} met sa machine à laver en route. Les heures passent avant de pouvoir s’endormir. Au petit matin, les yeux secs, se mettre en route pour Chumphon. Le train part à 8h30. La Thaïlande, une certaine manière de se mettre en stand-by des contraintes du voyage. Toute démarche entreprise est simple, fluide. À la gare, une femme tout sourire t’accueille et t’indique la bonne file. Dans le train, ils servent le petit-déjeuner puis le déjeuner. Six heures plus tard, Chumphon, le stop pour une nuit. Se rafraîchir dans la piscine dessinée entre quatre containers. L’eau est froide. Une *coconut chicken soup*, et s’endormir dans une chambre qui tout juste, contient les sacs à dos.

L’idée est de rejoindre Ko Phayam le soir même. Les mini-vans attendent d’être plein pour partir. C’est l’auberge espagnole; un anglais, des russes, des thaïlandais, des japonaises, 15 personnes, deux heures de trajet sur une route déserte bordée de forêts verdoyantes. À la gare de bus, un *tuk-tuk* collectif pour le *pier*. Le *slow boat* ne peut pas partir de ce port car l’eau est trop basse, entassés sur le coffre d’un pick-up avec valises et sacs à dos, déposés au port de pêche, pour deux heures de traversée. Ils remplissent les cales de vivres pour l’île: oignons, choux, carottes, œufs, bouteilles d’eau, papier toilettes etc. Il fait chaud, les îles se profilent à l’horizon. La mer est turquoise, les arbres sont vert forêt. Piquer du nez sous la chaleur et le bercement du roulis des

vagues sur le bateau. Au *pier* de Ko Phayam, la propriétaire du *Golden Keys* spotte les *backpackers* qui n’ont pas de réservation. Il en faut peu pour nous décider. Un tour en taxi-scooter (sur l’île il n’y a pas de voitures) et Chris nous donne les clefs du bungalow numéro 18. Le *resort* et la plage sont comme un village, où tu reconnais les gens, les recroise sur la plage, au café, dans l’eau, à scooter. L’inévitable moment où la conversation démarre, pour combien de temps? Depuis quand? Pour où? Il y a Yosh avec son ex, Iris et leur fils Sam, Autrichiens vivant dans une ancienne maison Viennoise avec cour intérieure, une maison-projet. Ils vivent avec trente trois personnes, une communauté de bailleurs. Plusieurs familles avec des projets et lieux communs, salle de musique, sous-sol aménagé pour cours de yoga, danse etc. Maja et Tommy avec leurs enfants de deux et cinq ans sont Allemands de Dresden. Jan Désirée et leur fille d’un an, Sophie, de Cologne. Alex et Fanny un couple de voyageurs français sur le retour, celui que l’on surnomme *le prince de Bali* avec sa tunique aux motifs hindus-rastas et *le prince de Galles* qui des fois daigne saluer le matin. Les deux Suédois arrivent des bungalows d’à côté et veulent négocier le prix:

« *You said 400 baths the bungalow?*
- *yes*
- *What about 300?*
- *ho ho no no, too cheap, too cheap!*
- *Ok but I usually sleep on the floor... So it will be a bed not to clean.*
- *(...)*»

Dans un film du genre, toujours défoncés, ces personnages auraient fumé toute la drogue d’un plus puissant, au lieu de la revendre... Ils devraient de l’argent. Ils devraient de l’argent à un mec comme Marsellus Wallace. Jules Winnfield et Vincent Vega ses deux hommes de main iraient à leur rencontre et prendraient un plaisir caché, nonchalant, désintéressés, à trouer d’une balle, d’un pruneau de fusil à pompe au canon scié, leurs têtes déjà enfumées. Le visage satisfait désabusé du mec qui débarrasse la terre de deux cafards dont l’existence leur semble inutile.

Il y a aussi l’homme au tatouage de Ganesh. Quand tu rentres de ta journée, tu le trouves toujours assis sur le banc à boire de l’alcool de riz et à fumer d’énormes pétards. Personne ne sait vraiment qui il est, et quel est son rôle ici. Toujours assis sur son banc, parfois endormi dans le hamac. Lorsqu’il s’agit de faire un feu de camp il balance de l’essence sur le bois sec, poussiéreux, et regarde le feu s’éteindre. Chris, lui, est là dès sept heures du matin, il sert toujours avec le sourire, le soir il reste avec sa mère pour faire les comptes. Sa mère met des robes fendues, motif banane à la *Prada*. Elle se fait beaucoup draguer. Elle adore les enfants, les Thaïs adorent les enfants. Alors il y a plein de gamins qui crient de joie, qui pleurent de fatigue, partout. Ça ne te dérange pas, au contraire. Finalement, non tu ne te sens pas si vieux.

C’est bon enfant. Le soir tout le monde se retrouve face à la mer à regarder le coucher du soleil qui change tous les jours. Soleil orange sanguine mer noire, soleil jaune brûlant mer bleu turquoise, des nuages violets cachent le soleil. Le

crazy cat rentre dans les bungalows. Les toucans claquent leurs becs, les serpents défient Jan. La vie est douce. À cinq heure du matin le chant des coqs enfermés dans leur cage en osier réveillent les vacanciers-voyageurs. Puis chacun se rendort, jusqu’à neuf heures, pour un premier bain. Presque seuls dans l’eau. La vie tranquille. Les premières brasses, des *toasts and butter*, un thé puis choisir sur quelle plage passer la journée. Ao Kwai est la plus belle. Avec la vue sur les îles au loin, les bateaux amarrés dans la baie, les arbres verts et denses qui cachent des bungalows en bois. Au bout de la plage le Hippie Bar, sorte de navire échoué construit de bouts de planches et bouts de bois. Digne d’un décor de Pirate des Caraïbes il surplombe la plage, les serveurs sont des rastas-thaïs, coupe afro t-shirt moulant Bob Marley et jeans taille haute, pattes d’eph, qui vendent de la beu. Bob Marley... il envahit les îles Thaïlandaises, le Jean-Jacques Goldman du reggae... Le soir, la piste de danse est vide et s’éclaire de néons de couleurs. Les Allemands boivent de la bière. Des *Leo*. Ce soir il paraît qu’il faut pas rater le concert au *BBQ Bar*. C’est un groupe Français. *Band from french*... Un désastre. Comme si t’étais à la fête de la musique le 21 juin face à un groupe qui n’a pas répété depuis dix ans. Le chanteur pousse des cris étranges, le batteur ne joue pas en rythme. Ils ne semblent pas moins heureux que bourrés à l’idée de voyager et certainement manger gratis. Mais à quel prix... Autant finir la soirée sur les marches qui descendent à la mer à regarder les étoiles et les lumières des bateaux qui clignotent. Josh entame un air sur une mini guitare qui conserve ses six cordes et se rappelle:

« *D’you know a french band Tryo?*
-(...)»

Cinq jours à végéter entre Ao Kwai et Monkey Bay, il est temps de louer un scooter et explorer l’île. Les Thaïs font du scooter alors tout le monde fait du scooter, les Thaïs mangent dans la rue alors tout le monde mange dans la rue. Beaucoup de tourisme mais finalement peu infrastructures spéciales touristes. Un pays qui boit ou qui éponge ses visiteurs avec ce qu’il a de mieux , le savoir-recevoir. Alors le scooter et prendre le vent, déguster un espresso au port, voir la mer déchaînée, découvrir au bout d’un chemin une plage magnifique, perdue ou cachée. June Horizon et sa plage de sable blanc, débris de coquillages et mangroves. Kayak dans la mangrove, les arbres en lévitation, leurs racines plongées dans l’eau de la marée haute. Ils ressemblent à des animaux de conte pour enfants. La forêt d’où l’on perçoit le bruit des singes qui grignotent des noix de cajou, une forêt hantée et enchantée. Sans un bruit, payer. Une vingtaine d’aigles et de faucons (ou balbuzards) prennent leur envol devant nos yeux ou tourment au dessus de nos têtes. Il va bientôt être une heure de l’après-midi, le soleil est puissant. Nathalie sort de l’eau! Nathalie sort de l’eau! Elle est là, avec Lionel. Croisés le temps d’un café à la German Bakery à Goa, déjeuner ensemble en reparlant de l’Inde et de leur voyage qui s’achève. Retour en Bretagne avec déjà d’autres idées pour d’autres voyages.

Un passage en Thaïlande ne serait pas vraiment un voyage en Thaïlande sans essayer le massage Thaï. La jeune fille t’allonge sur le dos et commence par frotter les pieds avec

une serviette. Et puis tout s’accélère, elle masse avec ses paumes, ses pouces, ses coudes. Une poigne de chef de chantier. Chaque membre est tendu, chaque pression procure un rictus de douleur. Le bien-être ne revient qu’une fois dans l’eau, le corps léger, les muscles relâchés. Un dernier repas, des histoires de famille et de bonnes blagues.

« *Kids are like farts.*
If you push them too much, they become shit»

On s’embrasse, on se dit peut-être à demain ou bien on se recroisera, en Allemagne, à Vienne, à New-York ou ailleurs.

« *Calmez vous Tony. Je vous provoquais. Vous manquez d’humour, ce n’est pas bon... C’est marrant, les jeunes, vous jouez à être cool, mais vous êtes à cran. Aucune marge.*
- *C’est votre faute. Vous nous avez fabriqué un monde foireux.*
- *Ben voyons.»*

Pirates, Fabrice Loi.

















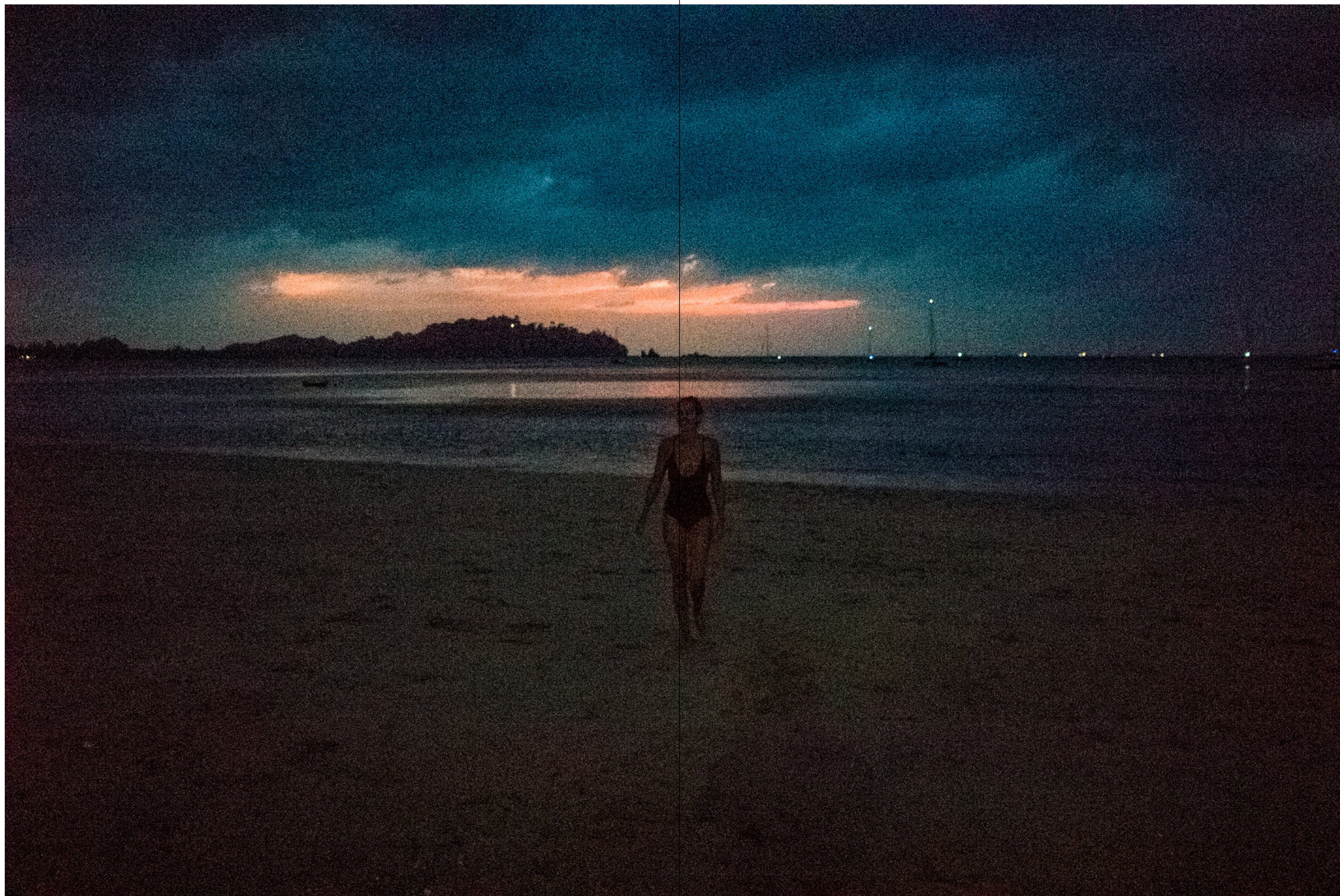
~ Bangkok, Thailand, January 2016 ~



















MAJA



SOUMO



JAN



AKSHITA



JOSH



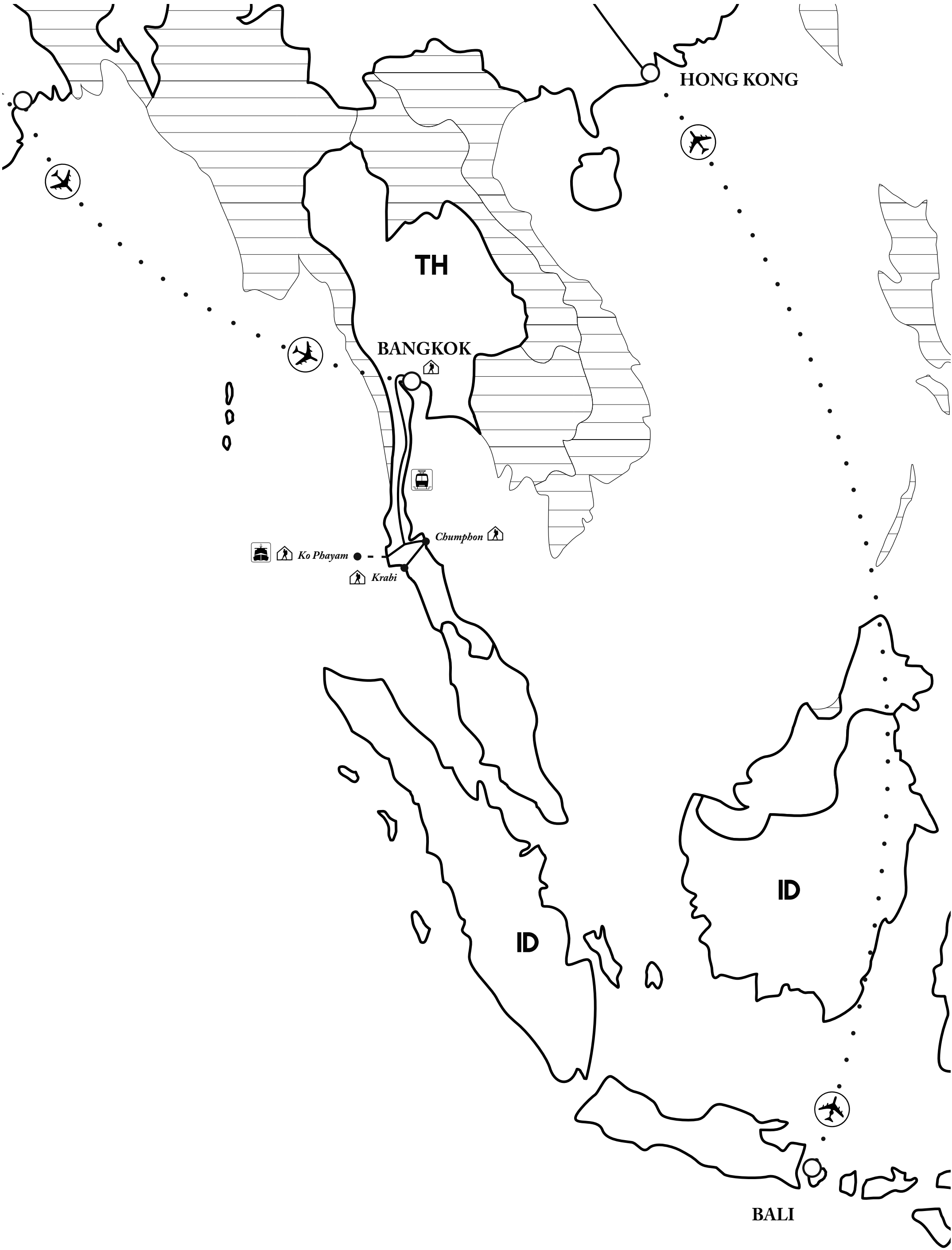
DÉsirÉE & SOPHIE



AMRIT

Kolkata
Bangkok
Ko Phayam

10-11, 12-13, 22-23, 24-25, 31, 36-37
14-15, 18-19, 26-27, 30, 32-33
16-17, 20-21, 28-29, 34-35, 38-39, 40-41



« D'un long kief bruissant »

HACHE TAGUE

We don't do selfie, we do portraits, we don't do hashtag we do HACHE TAGUE.

Photographies Tiphaine B.V.d.S, Sylvain B.V.d.S
Textes & légendes Tiphaine B.V.d.S, Sylvain B.V.d.S
Mise en page Sylvain B.V.d.S
Site internet Chris D
Publication internet Chris D

